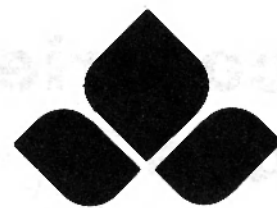


royaliste



BI-MENSUEL

DIRECTEUR POLITIQUE BERTRAND RENOUVIN



proportionnelle :

**la fin
des
hystéries
politiques
? ? ?**

dans ce numéro :

■ **danger : sectes !**

■ **relire la bible avec
rené girard**

■ **avons-nous une politique
asiatique ?**

■ **contre le cumul des mandats
etc...**

M 2242 - 426 - 9 F

DU 1er AU 14 MAI 1985 - 15ème année - N° 426 - 9 F

courrier des lecteurs

PLUIES ACIDES

J'ai pris connaissance avec surprise de l'article intitulé «les forêts ont enfin du pot» dans «Royaliste» 424.

(...)Je voudrais au moins rappeler quelques points essentiels :

— tout le monde n'est pas d'accord pour dire que «la» forêt meurt (voir certains articles récents du «Monde»),

— les experts ne sont pas d'accord pour attribuer cette mort éventuelle aux pluies acides,

— personne n'est aujourd'hui en mesure d'expliquer l'origine des pluies acides

— au pire, l'automobile serait selon certaines hypothèses responsable de... 6% de ces pluies !

— un pot catalytique ne sert pas à filtrer le plomb contenu dans l'essence,

— le dit pot coûte effectivement 10%, du prix du véhicule... auquel il faut ajouter une sonde Lambda, l'injection électronique et la TVA à 33% ! C'est le consommateur et non le fabricant de voitures qui paiera, de même qu'il paiera le surcoût du carburant non plombé (plus cher à raffiner) et la surconsommation du véhicule équipé du pot,

— le pot catalytique est un procédé que l'industrie automobile estime inefficace (pour répondre à la question posée à savoir la mort des forêts), coûteux et dépassé (il risque de tuer les recherches sur les moteurs à mélange pauvre).

Il aurait été plus intéressant que l'auteur de l'article (...) se penche sur des éléments comme ceux-ci :

— le gouvernement fédéral, ayant «vaincu» les verts sur le terrain des euromissiles était dans l'obligation de leur offrir une compensation sur un autre sujet,

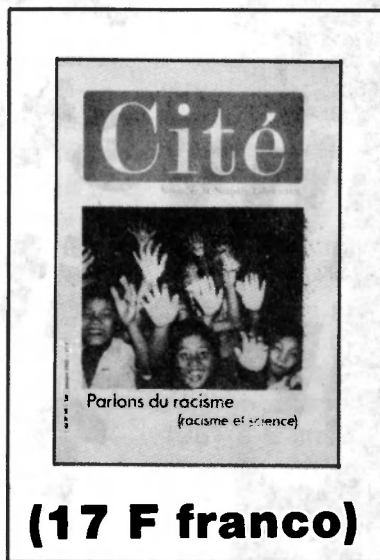
— en Allemagne, on dit que la forêt meurt. En France, on le dit moins (ou pas). En Allemagne il y a des centrales thermiques, en France, il y a des centrales nucléaires,

— une méthode efficace pour atténuer la pollution consiste à réduire la vitesse. La R.F.A. se refuse à limiter la vitesse sur ses autoroutes. Ce même pays fabrique des Audi, BMW et autres Mercedes...

— le pot catalytique est fabriqué par des sociétés américaines ou... allemandes. Il implique l'injection d'essence et la pose d'une sonde Lambda, équipements fabriqués en quasi-monopole par la firme allemande Bosch.

Je voudrais encore ajouter ceci : moi aussi, je soutiens l'action d'Huguette Bouchardeau sur le sujet. Seulement, la position qu'elle a défendue à Bruxelles n'est pas celle mentionnée dans l'article (lequel reprend des thèses allemandes !). Huguette est écologiste, mais avant tout, elle réfléchit et elle n'a pas été dupe du chantage allemand.

C.M.
(Paris)



(17 F franco)

contre le cumul des mandats

Les projets de réforme électorale relatifs à l'élection des députés, ainsi que le mode de désignation des futurs conseillers régionaux, outre l'agitation qu'ils suscitent dans le «microcosme» politique, fournissent l'occasion de voir ressurgir une arlésienne : la limitation du cumul des mandats.

Le 18 avril, l'Assemblée Nationale a adopté le projet instituant l'élection au suffrage universel direct des Conseillers régionaux. Les socialistes en ont profité pour introduire dans le dit projet une disposition qui existe déjà dans le statut particulier de la Corse : il s'agit de l'impossibilité d'être membre à la fois du bureau d'un conseil régional et de celui d'un Conseil général (département). Ce premier pas, pourtant timide vers une limitation du cumul des mandats suscite, on s'en doute, de nombreuses réticences - et pour cause. «Le Monde» du 20 avril relève le jugement de Monsieur Guichard pour qui une telle règle ne tient aucun compte de la réalité du fonctionnement des Conseils généraux. Le problème est de savoir si la «réalité» actuelle doit être conservée. M. Marcellin lui, qui préside à la fois aux destinées du Morbihan et de la Bretagne (il n'est pas le seul dans une telle position) a précisé que les élus lo-

caux cumulaient souvent les mandats «pour répondre à une demande». Puisqu'«on» les supplie d'être indispensables...

Au-delà des arguments avancés ici et là pour préserver des situations acquises, il paraît tout de même raisonnable de prendre des mesures pour que celui qui dirige l'exécutif d'une région ne puisse être soupçonné d'avoir une «faiblesse» en faveur des intérêts de son propre département. Certains, tels MM. J.-P. Michel (PS, Haute-Saône) ou M. Sapin (PS, Indre) voudraient même aller plus loin en interdisant à un parlementaire d'être président de région ou département. On doute que «l'audace» puisse aller jusque là. A moins de dissocier les règles qui seraient en vigueur pour les sénateurs, de celles qui s'imposeraient aux députés, ce qui serait choquant, il faudrait en effet que soit votée en termes identiques, une loi organique par les deux assemblées. Si le pouvoir actuel est ma-

bulletin d'abonnement

Je souscris un abonnement de trois mois (50 F), 6 mois (95 F), un an (165 F), de soutien (300 F)*

(*) Encadrez la formule de votre choix

NOM : Prénom :

Adresse :

Profession : date de naissance :

ROYALISTE, 17, rue des Petits-Champs 75001 Paris - CCP 18 104 06 N Paris

royaliste ♣

Sommaire : p. 2 : Contre le cumul des mandats - p. 3 Clichy, la révolution au quotidien - p. 4 : le phénomène sectaire - p.5 : Avons-nous une politique asiatique ? - pp. 6-7 : entretien avec René Girard - p. 8 : Les origines du syndicalisme - Le chercheur d'or - p. 9 Idées - p. 10 : La mort du sultan rouge - p. 11 Action.

Dir. de la publication : Yvan Aumont
imprimé en France
diffusion dans les kiosques NMPP
commission paritaire : 51700
téléphone : 297.42.57

jointaire à l'assemblée (ce qui n'exclut pas des réticences dans ses propres rangs) on voit mal le Sénat, où l'opposition domine, voter une telle loi. En outre, «Le Monde» du 13 avril rappelait que «l'enracinement dans et par les mandats locaux est consubstantiel à toute élection au palais du Luxembourg... Qui dit sénateur dit presque à tout coup «cumulard»».

Pourtant, il serait souhaitable que les règles suivantes soient adoptées :

1. Interdiction d'être à la fois membre de l'exécutif départemental est de l'exécutif régional (c'est la proposition actuelle qui a le plus de chance d'être retenue).
2. Interdiction du cumul de plus de deux mandats, quels qu'ils soient.

Il existe actuellement quatre niveaux de responsabilités possibles : communal, départemental, régional, parlementaire. Quand on sait que la simple gestion d'une ville moyenne (50 000 habitants), voire même de moindre importance, suffit à occuper un maire consciencieux à plein temps, on s'interroge sur la qualité réelle du travail (même s'ils «délèguent») des 52 députés et sénateurs, qui outre leur mandat parlementaire, président un conseil général, et de leur 16* collègues qui sont à la tête d'une Région. Faut-il s'étonner que l'hémicycle soit vide, la plupart du temps ?

Mais la question de fond est aussi de savoir si l'on souhaite donner un contenu réel à la décentralisation en démocratisant les instances locales et régionales et en favorisant une participation réelle du maximum de citoyens. Ou si, au contraire, on veut pérenniser l'actuel système des grands «féodaux» qui, par mandats successifs, se taillent un fief avant de se lancer, en quête d'un «destin national», à l'assaut du pouvoir au plus haut niveau. A cet égard, la récente extension des pouvoirs du Conseil général, qui est en soi une bonne chose, peut constituer une arme supplémentaire. Au contraire, plus on répartit les responsabilités, moins il y a de risques de pouvoir personnel.

C'est la raison pour laquelle une stricte limitation du cumul des mandats est indispensable - l'actuelle majorité aura-t-elle les moyens, et surtout la volonté, de l'imposer ?

Alain SOLARI

* Avant le récent renouvellement des bureaux des Conseils régionaux.

clichy la révolution au quotidien

A Clichy, l'imagination est au pouvoir. La municipalité garantit à chaque citoyen un minimum de 2 400 F mensuels pour vivre. Le scandale de l'extrême pauvreté est ainsi en voie de résorption. Emmanuel Mousset est allé interroger la municipalité.

La municipalité de Clichy n'est pas aux mains de communistes «partageux», ni même de tenants de la «deuxième gauche» attachés à la notion de «solidarité». Le conseil municipal est dominé par des mitterrandistes ordinaires, légitimistes avant tout, qui se reconnaissent sans peine dans Laurent Fabius. La mesure originale qu'ils ont adoptée - une allocation minimale pour chaque Clichois - n'est même pas imputable au ministre de l'Economie et des Finances, Jacques Delors, qui fut le premier magistrat de la ville de mars 83 à juillet 84. Bien avant la campagne de l'automne dernier sur la «nouvelle pauvreté», les élus de Clichy se sont attaqués aux difficultés de ceux qui échappent à la protection sociale et dont le nombre a considérablement augmenté avec la progression de la crise économique. Dès 1979, une indemnité différentielle est versée aux personnes âgées de plus de 65 ans qui ne bénéficient pas du minimum vieillesse. Cette première expérience, pratiquement unique en France, va conduire le maire et ses conseillers à étudier de près la question de la pauvreté grandissante. Tâche délicate et complexe, puisqu'il n'existe pas de statistiques sur le phénomène de la pauvreté. Après de nombreuses réunions avec les intervenants sociaux et les associations caritatives, il est décidé, au 1er janvier 1984, que les chômeurs en fin de droits recevraient une indemnité de 200 F. Ainsi la municipalité peut-elle évaluer approximativement la demande, mesurer les besoins et inscrire les fonds nécessaires dans le budget 1985. A l'automne, après 18 mois d'enquêtes et de réflexions, et non sans risques financiers, la mairie de Clichy adopte un système destiné à vaincre l'extrême pauvreté : désormais, cha-

que Clichois a la garantie de vivre avec au moins 2 400 F par mois, ce qui empêche toute dérive vers la clochardisation et la misère absolue. Une indemnité différentielle, à hauteur de 2 400 F mensuels, soit le montant du minimum vieillesse, est versée à qui justifie de deux années de présence dans la ville. Les familles perçoivent 3 800 F par couple, et 200 F pour chaque personne à leur charge (les personnes seules avec enfants à charge en bénéficient également). Le Bureau d'aide sociale a inscrit 2,5 millions



■ Clichy : une concertation avec les organismes caritatifs.

à son budget pour pouvoir répondre à une demande très rapidement importante (dans les travaux préparatoires, 300 personnes étaient censées être concernées par la mesure). En juin prochain, un premier bilan donnera les effets de cette politique; il sera notamment intéressant de savoir si la demande auprès des associations caritatives a baissé.

L'aide plus classique n'a pas cessé pour autant. Elle a même été portée de 500 à 700 F par mois par personne en difficulté. «Quelle que soit leur catégorie ou leur race», tient à préciser M. Auf-

fret, adjoint aux affaires sociales. Pour lui, la philosophie de la démarche est simple : «Quand les gens sont pauvres, le meilleur moyen, c'est encore de leur donner de l'argent.» Le choix n'est pas évident : l'état de pauvreté est souvent entraîné ou accéléré par une gestion médiocre du budget, des dépenses à mauvais escient (alcool). Mais l'équipe municipale, sans nier les risques encourus a opté pour la confiance en l'individu et s'est refusée à créer des ghettos, cantines ou centres d'hébergement «spéciaux».

La petite révolution sociale de Clichy, qui n'a pas entraîné de hausse des impôts locaux, a été facilitée par une bonne gestion locale, un budget en équilibre. Clichy est en effet l'une des villes les plus faiblement imposées de France. Explication politique également : l'électorat est stable, le maire n'a pas besoin d'engager des dépenses de prestige pour assurer la réélection de son équipe, les élus disposent de la durée pour faire des choix mûrement réfléchis.

Des circonstances aussi favorables ne sont évidemment pas réunies dans chaque ville de France. La généralisation du système, une allocation minimum

pour chaque citoyen, proposée par le C.D.S., demeure donc incertaine, mais mérite d'être examinée (l'Etat, la région ou le département pouvant d'ailleurs participer au financement). M. Auffret qui souhaite une telle évolution nous confie : «le gouvernement, intéressé par ce qui se fait à Clichy, va peut-être envisager des mesures de même type au plan national. Mais il attend de voir comment cela va se passer dans notre ville avant de prendre une décision définitive.»

Emmanuel MOUSSET

le phénomène sectaire

Depuis un certain temps déjà régulièrement, les colonnes de nos quotidiens favoris se noircissent d'affaires étranges. Conversion subite d'un jeune aux théories d'un «gourou», nouveau «Messie» ou plus certainement véritable «petit Führer» d'une association aux prétentions religieuses. Meurtre ou détournement financier, enlèvement violent suivi d'un stage de déprogrammation d'un membre d'une secte. La liste serait longue et l'on aimerait qu'elle soit close.

Malheureusement ce phénomène sectaire ne semble pas en voie de disparition. Il n'y a que les idiots ou les inconscients qui pensent encore que les sectes vont disparaître d'elles-mêmes, ou à la mort de leur fondateur. Sans qu'il soit facile de savoir l'exacte ampleur du phénomène il n'est plus aujourd'hui un phénomène marginal. Il n'y a que les Renseignements Généraux (au moins eux ils n'ont pas peur du ridicule) qui ont osé chiffrer les adeptes :

- mouvance orientale : 15.398
- syncrétique et ésotérique : 10.532
- raciste, fasciste et divers : 6.038
- et le tout en 116 sectes (1)

Alain Vivien, vice président de l'Assemblée Nationale vient de rendre public (2) le rapport que lui avait demandé Pierre Mauroy (alors premier ministre) en ces termes : «*Vous êtes chargé d'étudier les problèmes posés par le développement des sectes religieuses et pseudo-religieuses... et de proposer des mesures propres à garantir la liberté d'association au sein de ces sectes tout en préservant les libertés fondamentales de l'individu...*»

Ainsi le pouvoir politique, après de trop nombreuses affaires

a pris enfin l'initiative d'établir un rapport. Il est à rappeler que la gauche dans l'opposition avait interrogé plusieurs fois le pouvoir en place sur ce sujet s'en obtenir de réponses (3). A ceux qui connaissent le problème des mouvements sectaires, ce rapport apparaît comme une esquisse du problème. Néanmoins Alain Vivien, sans chercher à trop définir ce que l'on a pris l'habitude d'appeler une secte n'en a pas moins fait œuvre utile. Illustrant ces propos à l'aide d'une demi-douzaine d'exemples allant de l'Eglise de Scientologie à Haré Krishna en passant par la secte néo bouddhique «Nichiren Shoshu». On peut s'étonner qu'Alain Vivien ne fasse pas mention des sectes néo-catholiques ou néo-protestantes. Si on ne peut qu'être en accord avec lui sur le problème des mouvements charitables tel l'Armée du Salut il n'en est pas de même de sectes telles celle dirigée par le prêtre - suspens divinis - Georges de Nantes. Secte identique en ses propos sur le totalitarisme avec, par exemple, Moon.

Malgré cela il est remarquable d'apprendre que le pouvoir politique s'intéressant au problème découvre qu'un grand nombre de lois peuvent leur être opposées.

LES PHILOSOPHIES D'ORIENT ET D'OCCIDENT



D'abord la loi de 1901 sur les associations culturelles. Je crois qu'aucune de ces assemblées sectaires n'a choisit la loi de 1905 sur les congrégations religieuses pourtant plus proche de leurs buts, mais il est vrai qu'elle oblige à une certaine transparence qui n'est pas bien vue des sectes. Mais aussi l'article 341 (code pénal) sur la séquestration de personne, l'article 334 (code pénal) sur le proxénétisme, l'article 33 et 24 (loi du 29 juillet 1881) sur les injures raciales et la provocation à la haine raciale... etc la liste en est plus importante qu'on pouvait l'espérer. Souhaitons enfin que les procureurs de la République et les Préfets agissent plus souvent par rapport aux plaintes qu'ils reçoivent.

Sans vouloir chercher à trop définir ce qui semble vraiment indéfinissable, il est, important de chercher à comprendre ce qui pourrait faire la différence entre une religion (même très minoritaire) et une secte. En quoi une communauté monastique est différente d'une communauté sectaire. La grande différence est que l'entrée dans le monde monastique est d'abord précédée d'une plus ou moins longue période où le postulant a le droit d'avoir tout contact avec l'extérieur. Dans les sectes on «enferme» d'abord et, après, suivant l'évolution de la personne, elle retourne prêcher dans la société. Les méthodes employées pour permettre le passage au «savoir» à la «vrai foi» sont multiples. D'une certaine alimentation (peu de protéine) à la répi-

tition 1728 fois par jour de la même prière, laissant 2 heures par jour à l'individu pour être lui-même. Dire qu'après un stage où le sommeil est cassé régulièrement pour la prière, suivie de conversations avec «un directeur de conscience» l'adepte n'a plus vraiment de possibilités de se rendre parfaitement compte de ce qu'il est en train de se passer.

Autre caractéristique des sectes est la domination sans contestation possible sous peine de réprimandes dure, de la parole du chef, du Führer, du Gourou. Il décide de la vie de l'adepte, de toute sa vie, vie sexuelle, vie familiale, vie financière, vie morale. La liberté de l'adepte est la liberté de dire oui à tout ce que décidera le «père» de la communauté sinon il sera banni des élus dans l'au-delà (ou plus terrestrement parfois). On est bien loin de la liberté religieuse ici et pourtant, au nom de la liberté religieuse, la société n'aurait pas le droit de défendre ceux qui se laissent enrégimenter dans ces mouvements totalitaires ?

C'est vrai il reste à réfléchir sur ce phénomène, à réfléchir en politiques et non en religieux. Alain Vivien a fait un premier pas.

François FLEUTOT

(1) D'après la Fédération évangélique de France et l'Eglise catholique il y aurait environ 800 mouvements sectaires en France.

(2) - Les sectes en France - «La documentation française».

(3) Il faut rappeler que c'est Poniatowski qui a interdit l'entrée de Moon en France en 1976.

demande de documentation

Si ce journal vous a intéressé, si vous désirez avoir plus de renseignements sur nos idées, nos activités, les livres et les brochures que nous avons publiés, remplissez le bulletin ci-dessous sans engagement de votre part.

Nom

Prénom

Année de naissance Profession ou études

Adresse

.....

.....

désire recevoir sans engagement de ma part une documentation sur le mouvement royaliste. Bulletin à retourner à :

«Royaliste», 17, rue des Petits-Champs 75001 PARIS.

avons-nous une politique asiatique ?

Arthur Conte (1) relève qu'un des commentaires les plus «étonnants» publié à la veille de la conférence de Bandoung émanait du bulletin d'information du Comte de Paris intitulé : «De Yalta à Bandoung» : «Des deux rencontres la France est absente bien qu'il y fut et qu'il y soit beaucoup question d'elle.»

Pour la France, il n'y a pas d'alternative d'être ou à Yalta ou à Bandoung. Elle n'a pas non plus à être ou alignée ou non-alignée. Le problème se pose en d'autres termes. Pour le comte de Paris, «La France, si les Français le veulent, est capable encore d'être autre chose qu'une figurante, une assistée ou une accusée.» Pour cela, à l'image du Commonwealth, nous devons nous mettre en mesure de «jouer en quelque sorte sur les deux tableaux», le monde développé et le tiers monde, l'Europe et l'Asie, l'Atlantique et le Pacifique (et l'Océan indien). Il n'y a pas choix mais relation : il revient à la France parce qu'elle n'est pas la complice ni la victime de Yalta de n'être pas non plus l'accusée de Bandoung mais une sorte de recours.

Trente ans plus tard, cette approche n'a pas perdu de sa valeur. Elle est même susceptible de nouvelles applications. En 1955, le départ de la France d'Indochine ne laissait pas prévoir qu'elle perdrait toute place en Asie. Force est de constater aujourd'hui que l'Asie s'est éloignée. L'écho de la reconnaissance de la Chine populaire en 1964, du discours de Pnom-Penh en 1966 et même, si l'on veut, de la conférence de Paris sur le Vietnam jusqu'en 1973, est de moins en moins perceptible pour ne pas dire nul. Il y a bien eu en 1982 une prise de conscience au sommet du rôle nouveau joué par le couple «Japon-Californie» autour du Pacifique. La crise néo-calédonienne a par ailleurs fait échafauder une sorte de géo-stratégie du Pacifique sud. Ces deux points ne sauraient nous dispenser d'une réelle politique asiatique.

D'abord il n'y a aucune relation entre ces deux aspects, l'un du Pacifique Nord, l'autre du

Pacifique Sud. Il faut dire clairement sans aucune ambiguïté, d'une part que notre présence dans le Pacifique Sud ne joue strictement aucun rôle pour notre présence dans le Pacifique Nord. Celle-ci ne saurait être que technologique, commerciale et financière. Elle est vitale : la France, l'Europe, ne pourront survivre si elles sont exclues de cette zone qui constitue le réservoir de la croissance du XXI^e siècle. Actuellement nous représentons environ 1,5% des importations des pays du bassin du Pacifique. L'Angleterre et l'Allemagne chacune environ 4 à 5%. Partout nous entrons en concurrence avec le Japon. Il faut le savoir et se donner les moyens d'y faire face. Il n'y a pas pour nous de «basculement» (Attali) de l'Atlantique au Pacifique. Nous ne sommes pas transportables au Pacifique. C'est en Europe que nous devons réussir à créer, à innover, pour être présents sur les marchés de l'Asie-Pacifique. Pour cela, nous devons entrer dans les clubs d'affaires (le Pacific Basin Economic Club PBECE), les associations scientifiques (l'East-West Center à Hawaï, plaque tournante du Pacifique Nord qui n'a gardé de français qu'un coin de drapeau dans sa bannière étoilée de cinquantième Etat des Etats-Unis). Cela est la tâche, d'autre part, notre présence politique, elle, doit s'affirmer en soi, indépendamment de toute présence géographique. Nos territoires ne font pas de nous une puissance du Pacifique, a fortiori de l'Asie Pacifique. Nous continuons d'être regardés comme une puissance extérieure. Les capacités que nous y avons créées ne rayonnent pas, pour des raisons évidentes, sur les Etats insulaires environnants (par exemple le centre Orstom de Nouméa). Si nous comptons en



■ Bandoung le 18 avril 1955

Océanographie, par exemple en Indonésie, c'est grâce à une coopération intergouvernementale depuis Paris. Au total, si nous comptons politiquement dans cette région du monde, c'est comme puissance nucléaire, comme membre permanent du Conseil de Sécurité (comme la Chine), comme puissance spatiale (ce qui intéresse même le Japon), et par nos positions diplomatiques (par exemple au Vietnam).

Nous n'avons pas à avoir une politique du Pacifique, ensemble artificiel qui couvre presque la moitié du globe. Nous avons à être compétitifs dans les technologies les plus avancées, ce qui est un problème européen et même atlantique. Nous avons en revanche à avoir une politique asiatique, partie d'une politique afro-asiatique. Nous ne pouvons nous contenter de «figurer», comme la cinquième roue du carrosse, dans une «Communauté du Pacifique», prônée par le Japon non sans ambiguïté, avec les autres pays «blancs» de la zone (Etats-Unis, Canada, Australie, Nouvelle-Zélande). Les pays de l'ASEAN et les Etats océaniques ne seraient intéressés par l'idée d'une communauté que dans l'esprit d'une coopération authentique du type des accords de Lomé, non des rapports de fournisseurs de matières premières et de marchés.

Seule la Communauté européenne pourrait jouer ce jeu. Pour

le moment l'effort de la CEE en direction de l'ASEAN, la convention signée en 1980, ont été à l'initiative de l'Allemagne laquelle, dépourvue d'attaches particulières, a compris l'enjeu. L'Indonésie un sous-continent à lui seul, est le pays-clé. Si notre position y est encourageante, les japonais y sont depuis plus de dix ans et dix fois plus nombreux. Ils assurent 50% des exportations, 30% des importations, 30% des investissements. Ils sont aussi les seconds dispensateurs d'aide après les Etats-Unis. Les Pays-Bas, ancienne puissance coloniale, sont les troisième, l'Allemagne quatrième, l'Australie cinquième. Les indonésiens souhaitent vivement que l'Europe les aide à atténuer leur dépendance à l'égard du Japon.

Il y a également notre présence en Chine où le Japon s'investit massivement, notre présence en Inde... Il nous faut systématiser ces approches, transformer une addition de politiques bilatérales peu ou prou coordonnées, plutôt peu que prou, en une grande politique asiatique même si, en raison de ses contradictions internes (évoquées dans notre article précédent), c'est certainement moins aisé qu'une politique africaine.

Y. LAMARCK

(1) «Bandoung tournant de l'histoire», R. Laffont, 1965.

les malheurs de job : un mythe enfin rendu

Nous avons profité d'un bref passage de René Girard à Paris pour l'interroger longuement sur son dernier livre (1) et lui demander pourquoi il s'était intéressé à ce personnage de l'Ancien Testament dont les malheurs ont déjà été l'objet de tant de commentaires. C'est un résumé de ce dialogue que nous livrons ici aux lecteurs de «Royaliste» en espérant que les «coupes» que nous avons dû pratiquer n'auront pas trop altéré le sens de la pensée girardienne.

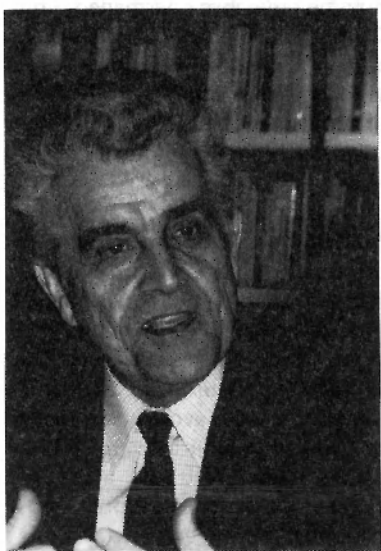
René Girard : Le livre de Job présente à la fois le point de vue du mythe (celui des amis) et le point de vue de la destruction du mythe (celui de Job). Jusqu'à présent j'avais dit qu'il existait des textes où l'innocence de la victime (sa qualité de bouc émissaire) n'était pas mentionnée (puisqu'il était coupable) ou des textes où au contraire la victime était reconnue innocente et où par conséquent le mythe avait disparu (2). Or ce qui est extraordinaire dans le livre de Job c'est qu'on a non seulement le point de vue du bourreau, mais aussi celui de la victime. La critique érudite s'attache trop au prologue et aux épilogues et néglige les dialogues jusqu'à Elihu, qui constituent l'élément le plus intéressant, le plus beau, le plus fort du livre de l'avis de tous les traducteurs...

● **Royaliste :** Ne craignez-vous pas d'être attaqué parce que vous ne travaillez pas directement sur le texte hébreu. Vous faites mention de deux traductions du livre de Job, et qui disent des choses différentes !

René Girard : Il y a la version de la Bible de Jérusalem que j'ai suivie d'un bout à l'autre parce qu'elle m'est favorable et puis d'autres qui disent le contraire. J'y fais allusion. Les textes de la Bible, et du livre de Job en particulier, sont tellement corrompus qu'il est difficile de les analyser. C'est une des raisons pour lesquelles je préfère travailler sur les Evangiles car je peux me référer au texte grec.

● **Royaliste :** Vous faites un parallèle entre Job et Oedipe, malgré une différence fondamentale de statut entre les deux personnages.

René Girard : Oedipe est paré de toutes les vertus par les modernes. Alors que Job est un personnage qui dérange : cela fait partie de l'exclusion du texte biblique, principe qui est à la base de notre culture. Or derrière le texte de Job on trouve des mythes très semblables à ceux des tragédies grecques. Pourtant Sophocle déconstruit moins que la Bible... La tragédie c'est du théâtre avec ce que cela suppose de liberté de la part de l'écrivain et de



contraintes à cause du rôle culturel de la tragédie qui est de rappeler le mythe. A quel genre de vérité l'univers tragique grec, et peut-être l'univers philosophique, s'intéressent-ils ? La philosophie servante de la théologie. Si on prend la chose très littéralement, tous les concepts de discrimination, de division, etc., viennent du mythe et nous servent... Cependant la tragédie et la philosophie n'arrivent jamais au niveau de la révélation chrétienne qui nous dit : la vérité est naturelle à l'homme.

Dans la Bible, Job n'est pas reconnu pour ce qu'il est, une victime de sa société, il est quand même innocent face à Dieu : moins on croit en Dieu, plus on met Job en accusation... La vérité est quand même présente. Elle va plus loin, toujours plus loin dans la Bible, et encore plus loin dans les Evangiles. Qu'il y ait un élément de vérité dans les tragédies grecques, qu'Antigone par exemple ait un caractère prophétique, je suis tout à fait d'accord là-dessus avec ce que dit Simone Weil. De la même manière que pour les thomistes, Aristote dit sur Dieu des choses qui sont toujours vraies, Sophocle, Euripide et Eschyle disent des choses qui restent vraies.

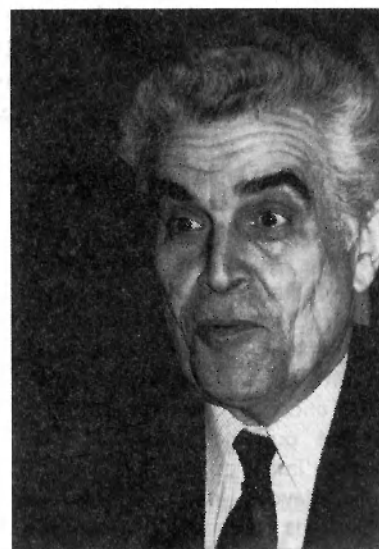
● **Royaliste :** On a le sentiment, en lisant votre livre, que l'originalité du texte biblique par rapport à la tragédie grecque réside moins dans la mise en valeur de l'innocence de la victime que dans la mise en valeur de l'innocence de Dieu.

René Girard : L'originalité, c'est de mettre en valeur la culpabilité de la communauté. Alors qu'au fond les cultures sont faites pour évacuer la culpabilité du groupe. Des philosophes m'ont souvent dit : Socrate c'est la même chose... Et bien non ! Platon n'était pas présent au moment de la mort de Socrate. Qui sait s'il n'y a pas eu de reniement de Pierre ? Cela n'est pas dit : dans le platonisme les hommes sont capables de vérité jusque dans les pires moments. La différence dans les Evangiles c'est que les disciples s'enfuient, autrement dit : s'il n'y a pas de révélation divine, les hommes retombent.

La philosophie reste dans la cité, est contaminée par la cité. Ce n'est pas mauvais en soi. Mais ce n'est pas la révélation.

● **Royaliste :** Ne peut-on pas considérer que cette révélation de la vérité de la violence cachée serait inscrite dans le devenir de l'humanité et serait apparue dans l'histoire du peuple juif comme

elle aurait pu apparaître ailleurs dans le monde ?



René Girard : A mes yeux ce n'est pas le cas parce qu'il y a deux points de vue. Je parle en tant que chercheur des sciences de l'homme...

● **Royaliste :** Mais en tant que chrétien aussi ?

René Girard : Oui. Et je dis que les sciences de l'homme nous conduisent à constater d'une manière empirique que les choses se passent dans le monde exactement comme la Révélation dit qu'elle se passe, pour des raisons autres qu'empiriques.

Ce que je dis ne prouve pas la Révélation mais démontre qu'il y a deux points de vue possibles : celui des persécuteurs (dans les mythes) et celui du persécuté (dans la Bible). Cela s'oppose au scientisme issu du XIX^{ème} siècle, à l'historicisme, etc... et surtout à une ethnologie qui noyait le christianisme dans toutes les religions sacrificielles sous prétexte que c'était le même drame, parce que cette ethnologie avait l'impression que le sens est indissociable du fait.

Ici il faut parler de Nietzsche qui me paraît le plus grand théologien parce qu'il a dit : Dyonisos, Jésus, même martyr, mais le point de vue n'est pas le même. Jésus c'est la victime innocente qui calomnie toutes les religions.

biblique clair

Bien sûr Nietzsche avec sa vigueur et sa perversion, la perversion de sa volonté suit jusqu'au bout le choix de sa violence et, à mon avis, sa démesure à un sens profond. Nietzsche voit la vérité que toute la théologie, fascinée par la science positiviste, n'a pas vue. La théologie a dit : même drame, donc même chose; ce qui nous laisse le choix d'un refus athée de toutes les religions parce qu'elles sont les mêmes ou la vague religiosité moderne pour les mêmes raisons. C'est formidable ! Parce que Nietzsche fonde toute son anthropologie et son opposition religieuse sur l'acceptation de la découverte fondamentale du XIXe siècle selon laquelle il y aurait le même drame au cœur de tout le religieux. Je suis de plus en plus convaincu que la vraie découverte ethnologique que notre siècle a effacé par ennui, par préciosité théorique, par lassitude, est la violence partout présente au cœur du religieux.

Cette idée de violence se trouve chez Frazer (les dieux et les rois assassinés), chez Nietzsche (le meurtre de Dieu), chez Freud («Totem et Tabou»), chez Durkheim il y a des éléments qui vont dans ce sens, chez Robertson-Smith aussi... Et même les religions qui cherchent à sortir de cette violence, d'une certaine manière le confirme par le renoncement au monde : je pense aux religions orientales. Alors que la Bible procède différemment puisqu'elle y retourne.

● **Royaliste :** Dans votre esprit, le renoncement au monde est une forme de violence ?

René Girard : Non. Le renoncement est une sorte de non-violence qui cherche seulement à se détacher du monde et qui ne veut pas s'expliquer avec la vérité de cette violence. Les religions orientales cherchent à échapper à la violence, elles la voient : les grands textes bouddhistes qui annoncent la grande mystique, etc., parlent du sacrifice et même d'une manière semblable à celle du sacrifice d'Abraham, mais ensuite il y

a comme un mouvement de retrait. Vous comprenez ? Il faut sortir de cette horreur... A mon avis le génie biblique sera de dire : il faut aller jusqu'au bout de cette histoire là !

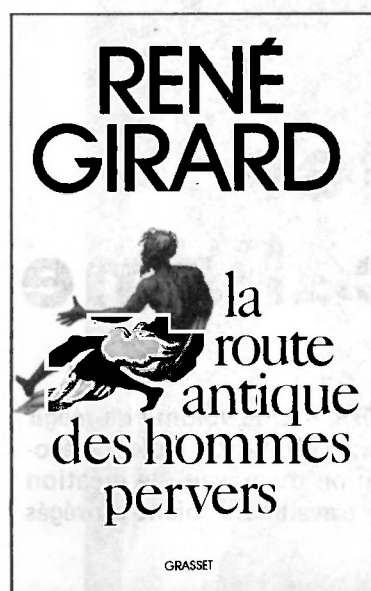
● **Royaliste :** Quand vous dites que la Passion du Christ est exemplaire parce qu'elle est une victoire sur le monde et non pas une victoire dans le monde, est-ce que cette démarche ne rejoint pas celle du bouddhisme ?

René Girard : La Passion est victoire à la fois sur le monde et dans le monde. Alors que la victoire bouddhiste veut l'être sur le monde en en sortant. Le christianisme dit que c'est impossible. De ce point de vue, si grand que le bouddhisme soit, le christianisme est plus complet, plus absolu. Mais je pense qu'il peut y avoir dialogue entre eux.

● **Royaliste :** Si le texte est si clair, comment se fait-il que le Dieu de la Bible apparaisse à tant de gens comme un persécuteur ?

René Girard : Tout le monde est un peu responsable mais le plus important c'est la complicité de fait entre ces doubles que sont le jansénisme sacrificiel, un certain rigorisme, qui n'est d'ailleurs pas plus catholique que protestant, et la philosophie des Lumières. Et ces doubles sont d'accord sur la théologie sacrificielle. On le voit par exemple aujourd'hui avec les gens qui, sans avoir lu la Bible, disent : regardez aux XIVe, XVe siècle, XVIe siècles, tout devient de plus en plus sacrificiel. Certes la Réforme essaie peut-être d'en sortir, mais Luther, puis Calvin y retombent... Je ne veux pas les incriminer car il y a des questions de langages, d'habitudes... D'autre part, d'une certaine manière, il faut réhabiliter les lectures sacrificielles car sur le plan historique elles préservent les textes. Dans la mesure où vous lisez la mort du Christ comme sacrifice, vous n'allez pas la supprimer du texte. Il y a des textes gnostiques du 1er siècle qui éliminent carrément la Passion car ils disent : si Jésus est le fils de Dieu il n'a pas pu mourir ainsi. On peut gommer la Passion. Tandis que la lecture sacrificielle ne gommara jamais la violence. Elle l'entérinera.

● **Royaliste :** Peut-on dire que la vérité thologique, une fois refoulée par la philosophie, a continué à exister dans la littérature qui, d'une certaine manière, a été la reprise de la théologie ?



René Girard : La littérature est toujours entre le paganisme un peu prophétique et le chrétien au sens fort. Celui qui a défini la position de la littérature c'est Dante puisque Virgile l'accompagne jusqu'au Purgatoire. C'est très important dans la mesure où cette présence n'est pas négative. La théorie du sacrifice chez Virgile est très puissante. Il y a une espèce de résignation : «La tête d'un seul pour le salut de tous». Ce n'est pas la lumière de la Révélation, mais la Cité qui s'édifie sur des victimes. Les gens qui voient en Virgile un propagandiste de l'Empire se trompent.

Finalement, ce qui m'intéresse c'est de réhabiliter les chefs-d'œuvre. Aujourd'hui on nous dit que ça n'existe pas, que c'est la tradition qui les a inventés, qu'Homère, Virgile, etc., pourraient être remplacés par d'autres et que ce serait la même chose. Ce n'est pas vrai du tout. Si vous examinez les chefs-d'œuvre, vous avez toujours dans les rapports humains une puissance qui n'existe pas dans les œuvres mineures : les grands de la littérature occidentale ont su mettre en évidence la mauvaise réciprocité dans les rapports humains, la vengeance et ses conséquences. Surtout il ont su montrer la nullité de la violence et du débat intellectuel entre les doubles que j'évoquais tout à l'heure et en même temps l'importance de ces choses pour l'édification et la destruction de la société.

● **Royaliste :** Pour en revenir à «La Route Antique des hommes pervers», vous faites un parallèle entre le procès de Job qui fonctionne comme un archétype et les procès totalitaires notamment par le souci d'obtenir l'aveu de la victime. Comment expliquez-vous cette filiation ?

René Girard : A partir du moment où la perspective des amis de Job ne l'emporte pas, on est en présence d'une communauté qui s'efforce de faire avouer une personne et de la ramener à l'unanimité. Ces amis se trouvent dans les contraintes du fait totalitaire parce que si leur violence est trop explicite, il n'ont pas ce qu'ils désirent, à savoir une unanimité spontanée.

Le régime totalitaire ayant perdu la transcendance sociale, puisque la thèse marxiste l'a discréditée, se trouve dans une situation analogue à la société de Job.

● **Royaliste :** A ce propos, il y a à la page 179 de votre livre une apparence de contradiction. Vous parlez d'une transcendance sociale «assez forte et assez stable pour se passer d'un recours perpétuel au bouc émissaire intérieur au groupe menacé»(1), or toute votre œuvre semble montrer qu'il n'y a pas de transcendance sociale en dehors de la violence qui se construit autour du bouc émissaire.

René Girard : J'ai écrit «bouc émissaire intérieur», c'est dire qu'il reste des boucs émissaires extérieurs. Dans les périodes les plus civilisées du monde occidental (XVIIIe-XIXe siècle) il y a des sociétés qui fonctionnent mieux, qui ont moins de violence intérieure, comme l'Angleterre qui est en train de conquérir le monde par une violence extérieure.

● **Royaliste :** Vous avez commencé votre carrière avec un livre de critique littéraire (3) qui dévoilait les mécanismes de la grande littérature. Pourquoi, possédant la vérité de la littérature, n'avez-vous jamais écrit de roman ?

René Girard : Non, c'est avant que j'avais envie d'écrire des romans, sans rien savoir du tout.

propos recueillis par
Bertrand Renouvin,
Philippe Cailleux,
Julien Bethèze
Alain Flamand
et Patrice Le Roué

(1) René Girard -La route antique des hommes pervers- Grasset, 250 pages, prix franco : 106 F.

Colloque de Cerisy -Violence et vérité- autour de René Girard sous la direction de Paul Dumouchel, Grasset, 620 pages, prix franco : 259 F.

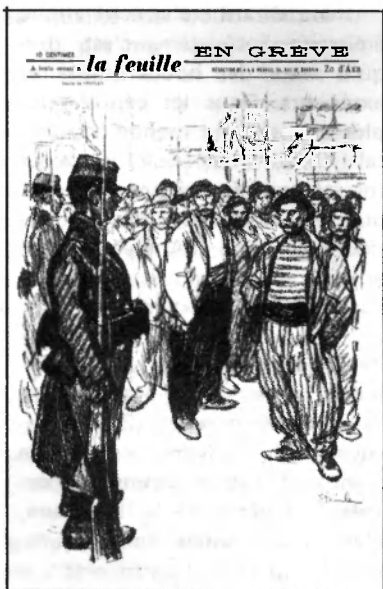
(2) René Girard -Le Bouc émissaire- Prix franco : 88 F

(3) René Girard -Mensonge romantique et vérité romanesque- Prix franco : 42 F

les origines du syndicalisme

A l'origine, qu'est ce que le socialisme? Une volonté de réagir contre la dislocation de la société sous l'effet de la violence économique, une volonté de réorganisation du travail, de création de nouvelles solidarités, afin que les travailleurs soient protégés contre l'exploitation capitaliste.

Cette volonté a pris, dès le début, des formes diverses et les débats ont été vifs entre les tenants des diverses conceptions, des diverses stratégies. A partir de la Révolution russe, l'opposition entre communistes et socialistes réformistes a rejeté dans l'ombre toute cette partie de l'histoire du socialisme et du premier syndicalisme, pourtant passionnante.



C'est cette histoire des origines que Jacques Julliard fait revivre en étudiant l'œuvre de Fernand Pelloutier, qui fut de 1894 au début de notre siècle secrétaire de la Fédération des Bourses du Travail. A travers cette monographie, on redécouvre la pensée, les méthodes et les objectifs du syndicalisme révolutionnaire, que Julliard préfère, à juste titre, appeler «syndicalisme d'action directe».

Si la lutte des classes est son moteur, point de mystique de la classe ouvrière, ni de «dictature du prolétariat», ni de lien organique avec une «avant-garde» politique, et une grande défiance à l'égard du socialisme parlementaire. Le syndicalisme d'action directe est une organisation autonome,

anti-léniniste, un «socialisme réalisé». Comme l'écrit Jacques Julliard, «ni systématiquement révolutionnaire, ni spontanément réformiste, la classe ouvrière est (pour les syndicalistes) naturellement conseilliste».

Jusqu'en 1914, le syndicalisme d'action directe sera à la pointe de toutes les luttes sociales et sera de ce fait victime d'une très dure répression de la part des gouvernements conservateurs et radicaux comme Julliard l'a déjà montré dans son «Clémenceau briseur de grèves». La guerre, le bolchévisme et les nouveaux modes d'organisation du travail industriel l'empêcheront de renaître après 1918 et sa tradition de lutte ne survivra plus désormais que dans des groupes restreints. Il est juste, et utile, que son souvenir ne soit pas perdu.

Y.L.

J. Julliard, - Fernand Pelloutier et les origines du syndicalisme d'action directe - Seuil. Coll. «Points». Prix franco : 45 F. L'ouvrage est également disponible en édition normale, prix franco : 75 F.



le clézio le chercheur d'or

Que faire de sa vie lorsque la vie arrache le petit homme à son Enfance ? Que reste-t-il à vivre lorsque, avec la brutalité des orages et de la guerre, la violence, le maheur, la mort ouvrent la conscience au monde, déchirant le lien immédiat, presque animal, avec les arbres, avec une terre, avec la mer, avec les étoiles ?

Jeté dans l'Exil, celui que hantent les images de son être-là, - toucher, voir, sentir, s'immerger -, de son être heureux au monde, aucune force ne pourra jamais l'arracher au désir de partir, de reprendre le territoire perdu, de retrouver l'objet évanoui, d'aller et d'aller encore vers la vérité perdue de sa vie, si proche et si lointaine : l'accord de sa conscience et du monde.

Comme tout récit initiatique, le superbe récit de Le Clézio (1) commence par une expulsion réelle et violente : l'enfant fait l'apprentissage de ce qu'est la violence des hommes (la révolte contre la misère, puis la guerre), de ce qu'est la violence du monde (l'ouragan), de ce qu'est la violence de la vie (la mort de son père). La violence a submergé son île rêvée (Le Boucan). C'est vers une autre île (Rodrigues) qu'il partira reconquérir son Atlantide.

Mais la vérité reconquise ne se fera pas sans erreur, sans illusion, sans échec. Elle ne se fera pas non plus sans intercesseur (Ouma, la jeune indigène). L'or du capitaine fabuleux n'existe pas, qui eût permis de racheter ce lieu réel de l'Enfance : Le Boucan, vaisseau familial perdu dans les tempêtes de la vie; on ne revient pas en arrière; la nostalgie est mauvaise conseillère. Et si l'or n'existe pas, c'est parce que, à sa façon le corsaire avait accédé à la vérité à laquelle le narrateur de Le Clézio n'accédera qu'après des années d'errance. L'or, l'Enfance, la paix sont en soi. La vérité se donne à qui a tout perdu - elle est au-delà de toute possession. Elle est Temps retrouvé, mais hors du temps. Elle est Monde reconquis, mais hors du monde. Elle est Richesse fabuleuse, mais hors de toute richesse.

Comme tout récit initiatique, «Le chercheur d'or» avoue donc sa parenté avec le mythe : il est mort et re-naissance d'un héros impersonnel, d'un je universel où chacun peut trouver l'image symbolique et, ensemble, actualisée

de sa propre quête. Mais sur cette trame archaïque et parce que c'est un écrivain (l'un des plus importants de notre temps), Le Clézio brode ses motifs personnels. Dans une langue d'une simplicité, d'une richesse et d'une précision remarquables, c'est aux thèmes de ses précédents ouvrages qu'il fait songer, autant qu'aux mythes collectifs. Le Clézio est un écrivain de l'espace : hier, la ville et le désert; aujourd'hui, la mer. L'espace est en effet la dimension d'une quête épique, d'une marche, d'une écriture ouvertes. La mer ouvre et ferme le livre, la mer traverse le récit qu'elle gonfle de sa houle, la mer l'éclaire de sa grande vérité mobile et immobile. Si du père, l'enfant apprend à lire sur la carte du ciel, c'est de Denis, - l'indigène, l'autre père -, qu'il apprend à connaître la mer et c'est avec Ouma qu'il recevra de la mer la leçon de la vie. Ainsi, la mer et le ciel, que la nuit unit, que les étoiles balisent, rendent non seulement la quête possible, mais également la suscitent, - jusqu'à ce que le narrateur comprenne qu'au delà de toute menace, de toute violence, de toute souffrance, la mer et le ciel, images inversées, sont l'objet même de sa quête.

Pour cet écrivain mystique, épique et contemplatif à la fois, c'est en échappant à sa condition d'homme qu'on la réalise. Le Monde, le vaste monde, est pour Le Clézio qui n'a jamais cessé d'écrire son «Livre des fuites» (1) ni de revenir sur son «Extase matérielle» (1), ce que l'Art fut pour Malraux : un anti-destin, une vérité conquise sur l'éphémère, l'éternité de l'homme mortel. (2)

Alain FLAMAND

(1) Aux éditions Gallimard.

(2) C'est aussi très largement à Saint-John Perse que ce livre fait penser : même écriture épique, même violence tantôt bénéfique, tantôt maléfique, du monde, même «exotisme». Est-ce un hasard si le narrateur porte le prénom du poète : Alexis ?

j'entends quelqu'un venir

Le titre de ce premier roman de Philippe Delaroche évoquera évidemment un souvenir tout à fait précis pour un certain nombre d'entre nous : « Il y avait trente ans déjà que c'était arrivé... Un vieillard avait échoué dans l'une des chambres de la clinique où il était né - hasard des départs, hasard des arrivées, celle de Charles ne survenant qu'une année plus tard. Quelqu'un que l'Histoire avait maudit en fin de compte. Ce n'était pas à cause de sa violence; il avait parfois des coups de sang qui débordaient sa pensée. Ce n'était pas à cause de sa lâcheté ou de sa trahison; il avait pour lui assez de témoins de sa fidélité, assez de gages de son obstination. » Cela s'est passé le 16 novembre 1952 à la clinique Saint-Symphorien à Tours. « Avant que la lumière l'emporte... on sait ce que dit alors le vieux sourd : « Pour la première fois, j'entends venir quelqu'un » »

Combien ont emporté pour leur vie d'hommes comme un viatique cette ultime parole ? Celui qui la prononça, au delà de ses responsabilités historiques, a porté - sans le vouloir ? - trop de responsabilité sur leurs propres destins pour qu'ils puissent jamais oublier le sceau qui signe sa destinée à lui de combattant farouche et de provocateur pour le siècle à venir. Cela suffit à dire combien me touche le Charles Blizan héros de ce roman tout à fait contemporain, qui naquit à l'endroit même, mais un an plus tard, où le vieillard mourut. D'ailleurs, il me souvient - ou j'imagine ? - avoir vu Blizan, dès l'origine de ce journal, corrigeant ses articles au conseil de rédaction du dimanche soir. Mais ce fut toute une aventure, qui n'est pas terminée. Les confidences seront pour plus tard.

Pourquoi faut-il que Blizan ait un moment paru dériver par rapport à la vocation première ? L'agro-alimentaire, voilà certes une industrie considérable de notre temps. L'agro-alimentaire pour la race canine, plus encore. A mesure que les toutous prolifèrent, les enfants se font plus rares dans nos rues. Il fallait sans nul doute que Blizan fit son apprentissage dans la comédie sociale, qu'il en fut même marqué au point de comprendre ses compagnons de métro. Pour un être doué d'un tel sens d'observation et d'ironie, il y avait de quoi hausser son expérience professionnelle à la dignité de fable.

Professionnel avant d'être fabuliste, Blizan en perdant sa candeur aurait pu devenir cynique. Mais il avait trop de ressort pour ne pas sentir le dégoût de ces entreprises qui finissent par vous avoir corps et âme. Et puis, par grâce - les gens ne le savent pas, mais ils ont tous leur grâce pour en sortir - il y a de ces percées dans l'existence, de ces intrusions dans le cœur qui vous rappellent que vous avez une âme et que le bon Dieu a voulu que votre vie soit tout autre chose que bête. Oh, ces événements ne sont pas innocents, souvent ils vous brûlent, vous disloquent, vous font plus mal d'une certaine façon que la comédie sociale qui ne fait que vous rendre grisâtre. Mais c'est la seule façon de vivre. Pourquoi faut-il, en écrivant cela que je pense à Lénine ? A cause de Soljénitsyne évi-

gérard
leclerc



demment qui nous montre le révolutionnaire bétonnant ses théories et bétonné par elles et brusquement troublé par Inès : « Inès était le seul être dont il se sentit, dont il s'avouait dépendant. » Du coup, je rattrape mon « Lénine à Zurich » et je retrouve la page : « C'est ainsi qu'elle l'avait jadis bouleversé en lui ordonnant dans ce monde mesuré, pesé, asservi à ses lois qui devint souvent si différent, insoupçonné - de franchir le pas et de la suivre. Il s'était mis en marche, extasié et indécis comme un novice, craignant de perdre la main qui le guidait. Reconnaissant comme un enfant... »

Rencontre incongrue Lénine-Blizan, mais à l'avantage de Blizan puisqu'avec Innoma il eut mieux encore qu'Inès, et qu'il se laissa entraîner jusqu'à la limite extrême, celle où on parie tout, alors que Lénine se laissa engloutir par sa Révolution ayant vite refermé la parenthèse où il avait failli la perdre pour se sauver, lui. Il est vrai que le salut par Innoma n'était pas assuré : « Innoma brûlait ses cigarettes bout à bout. Sans répit, elle brûlait sa vie. Et ceux qui l'approchaient ? »

A ce point, je ne veux pas poursuivre le récit, sauf pour indiquer à quel point Innoma concentre en elle une génération, celle qui voulut tout et tout de suite, celle qu'un génie qui n'était pas malin avait comblé mais en même temps désemparé. L'amour évidemment veut l'impossible, contre l'abîme, la logique folle du désespoir et de ce qui détruit avec la complicité infernale de la victime. Vouloir, espérer aussi follement contre toute espérance : l'enfant, le mariage... Blizan ira jusqu'au bout, jusqu'au fond. D'autres s'y seraient brisés. Lui fera, plus que survivre : « La vie est beaucoup plus drôle qu'on croit. Mélez vous au cortège des vicissitudes avec cet air idiot qui confond les rides soucieuses, les sérénités comptables, et soulevez-moi ça comme l'Autre a mis sur orbite la pierre de son tombeau. »

Et puis il y a les racines, la famille de Blizan, étonnante, décrite avec une tendre cocasserie : « Pendant les années 50-60, on aurait eu beau ratisser tout l'Ouest de l'Europe continentale, il eut été impossible de trouver là une famille plus

hostile au progrès. Gabriel gouvernait l'arche des Blizan avec un bandeau sur les yeux. Il n'avait aucune confiance en ses contemporains. Il les avait vu dériver sur le ventre mou de l'opinion, dériver comme des coquilles de noix sous les brises de Vichy, de Londres, de Babel. A bord du bâtiment, Gabriel avait limité les écoutes au strict minimum. Il détestait la mode et le confort. Ni voiture, ni télévision, ni pick-up. Gabriel brillait par son détachement absolu à l'égard des frivolités saisonnières. » Une telle famille dès qu'elles s'aventure hors du submersible n'est évidemment pas invulnérable. Est-il présomptueux d'affirmer qu'elle l'est moins qu'une autre et que la tradition crée des blindages intérieurs aux audacieux qui s'enfoncent dans la jungle moderne ? Cette tradition n'est pas n'importe laquelle. A ses enfants, elle continue à dispenser, quoi qu'ils en aient, ses recours et ses bouées. Comment s'étonner qu'ils ne puissent s'empêcher partout où ils se sont dispersés à proclamer ce que l'insignifiance et la dérision contemporaine s'acharnent à ne point entendre ?

Aussi n'est-il pas étonnant qu'au terme de l'épreuve, le héros meurtri revienne vers le père, si fragile mais d'une imbrisable certitude contre tous les accidents d'ici-bas. En dépit du fossé des générations, des blessures inguérissables du temps, des face à face muets ou tout comme, la tradition sera poursuivie, assumée. Au terme le fils devient le père à son tour. Isaac porte Abraham : « Il fallait que le fils devienne le père, que le père s'appuie sur le fils comme s'il était le spectre de son propre père. Il ne fallait pas rassurer avec des paroles. Il fallait immoler l'orgueil qui rend sourd et aveugle. Il fallait reprendre son souffle au milieu de pré humide. Il fallait prier comme au temps d'Abraham. » Cet apologue de la paternité me touche infiniment, tant il fait vibrer cette fibre secrète et essentielle. C'est sans doute cela aussi la force et la tradition : tenir au rapport sacré de la paternité.

« J'entends quelqu'un venir » est donc riche de nos harmoniques communes, en dépit ou à cause du caractère singulier de l'histoire de Blizan et d'Innoma. Sur une dernière de couverture du roman je tombe sur cette présentation du héros par l'auteur : « Il y a de quoi rire. Il y a de quoi pleurer. » Entre les sourires et les larmes, l'humour et la gravité, Philippe Delaroche s'affirme en effet dans ce premier titre, par un style qui est le sien, une manière serrée et en même temps allègre de servir le récit. Mais ne nous y trompons pas : « J'oubliais : Blizan n'est pas assuré contre la vie. C'est-à-dire qu'il n'a pas fini de marcher. A grandes enjambées, car le temps presse. » Car il continuera son chemin aux mêmes enjambées, accordé à nos soucis, et à nos causes. Salut Philippe, et à tout de suite !

Gérard LECLERC

Philippe Delaroche : « J'entends quelqu'un venir » roman, Mazarine, prix franco : 85 F.

la mort du sultan rouge



La mort d'Enver Hodja a mis l'Albanie dont on ne parle pratiquement jamais - et pour cause - à la une de la presse occidentale. Le déroulement des obsèques auxquelles, à la demande des autorités albanaises, aucune délégation étrangère n'assistait, a confirmé la réputation d'isolement d'un pays dont le seul nom en dit long : SHQIPERIA (ou SHQIPRIJA), le «Pays des Aigles».

Le «surréalisme» du communiqué officiel traduit involontairement l'enfermement totalitaire qu'a connu le pays durant les 40 ans de «règne» du camarade Enver : «le cœur du chef bien-aimé et glorieux de notre parti et de notre peuple, le camarade Enver Hodja premier secrétaire du comité central du Parti du travail d'Albanie et président du conseil général du Front démocratique d'Albanie, général commandant l'armée populaire, a cessé de battre». Seule la Roumanie de Ceausescu arrive à faire aussi bien dans l'hyperbole.

Enfermement totalitaire pour les 2,5 millions d'Albanais qui peuplent les 29.000 km² que couvre ce petit état dirigé d'une main de fer par ce fils de bonne famille musulmane de Gjirokaster, (ou Argyrocastro : l'albanais, langue farouche, s'approprie difficilement) qui découvre la révolution de 1789 au lycée français de Korçë (ou Kortcha). Ce bon élève de Robespierre et Staline réunis ne cessera, arrivé au pouvoir, d'en appliquer les méthodes. Evidemment, les chiffres précis font défaut. Il semble cependant qu'en 1949, 4 ans après la libération du territoire national, il y ait eu, outre les nombreuses exécutions sommaires, quelques 30 000 détenus. Selon Amnesty International, ils auraient été encore, en 1982, 2.400 rien que dans les camps de Ballsh et de Spac. La constitution de 1976 a le mérite de la clarté : son article 39 précise que «les droits des citoyens sont indissociables de leurs devoirs et ne peuvent être exercés à l'encontre de l'ordre socialiste».

L'Albanie qui comptait jadis 65% de musulmans, 25% d'ortho-

doxes et environ 10% de catholiques est officiellement, depuis 1967 «le premier Etat athée du monde». De fait toutes les églises et mosquées sont fermées ou transformées en salle de sport, cinéma... On ne compte pas les religieux et les croyants emprisonnés ou exécutés dans le pays natal de Mère Térésa. Il paraît qu'en Albanais Hodja signifie religieux... On comprend mieux la mentalité du «Chef bien-aimé et glorieux» en lisant les propos recueillis par le professeur Milliq qu'il consultait régulièrement : «nous ne pouvons permettre que dans notre pays, au sein du peuple, il y ait un «Etat» relevant des étrangers, comme l'est le Vatican, qui dépend de l'impérialisme»; ou encore : «le clergé orthodoxe grec... cherche à faire croire que tous les orthodoxes se trouvant chez nous sont des grecs». (1)

Ce nationalisme ombrageux, présent dans tous les pays des Balkans, premiers Etats libérés du joug ottoman, est particulièrement exacerbé au «Pays des Aigles». Si l'on y ajoute une indéniable soif de pouvoir sans partage, chaque étape de l'ascension d'Enver Hodja se trouve éclairée. Les méthodes utilisées, qui paradoxalement n'auraient pas été désavouées dans l'Ancien Empire Ottoman, ne sont jamais dissociables des réalités politiques. Le discours idéologique officiel constitue un alibi qui jette un voile pudique sur de froides réalités. Lorsqu'Enver Hodja, résistant de la première heure, secrétaire général du PC albanais fait exécuter Koçi Djojé, ministre de l'intérieur, il n'écarte pas seulement un rival. Avec l'aide de Bëria, il éli-

mine aussi tous ceux qui, au sein du parti, ont le soutien de la Yougoslavie (2). Hodja tire parti de la crise entre l'Union soviétique et son puissant voisin pour avoir son pouvoir. Au moment de la déstalinisation, la rupture avec l'URSS permet au camarade Enver de mieux contrôler l'appareil du parti en éliminant les pro-soviétiques. En outre, à cette époque, Krouchtchev se rapproche de Tito... la querelle avec la Chine intervient après la mort de Mao et la défaite de la «bande des quatre». Chou-en-Lai opère un rapprochement avec les Etats-Unis et, subsidiairement, avec ... la Yougoslavie. Plus récemment, en 1981, le premier ministre, Mehmet Shehu, compagnon de la première heure, se «suicide» (il aurait, en fait, été exécuté en pleine réunion du bureau politique). Quel affrontement politique et personnel, se dissimulait derrière ce dernier épisode ?

Naturellement, les organisations d'opposants en exil (Mouvement national pour la légalité, royaliste, et Balli Kombetar, démocrate nationaliste) ne sont pas fâchés d'assister à la fin de l'ère d'Enver Hodja. Quelle politique mènera son successeur désigné Ramiz Alia ? Aura-t-il les moyens d'assoir son pouvoir ? La «logique» du régime semble lui interdire une quelconque libéralisation à l'intérieur et une ouverture trop rapide vers l'extérieur.

De son côté Leka 1er, fils du roi Zog, prévoit une période d'instabilité en Albanie et dans les Balkans. Il appelle tous les nationalistes albanais à s'unir pour la création d'une «nation libre et démocratique... dans les frontières ethniques» (3) de l'Albanie.

Quelles chances la liberté et la démocratie ont-elles réellement au «Pays des Aigles» ? Quoi qu'il en soit, il suffit de regarder une carte pour constater que l'Albanie, petit pays par la taille et la population, présente un intérêt stratégique évident...

Pierre CARINI

(1) Il y a une minorité grecque en Epire du Nord (celui du sud est hellène); des associations de réfugiés demandent toujours le rattachement de cette province à la Grèce.

(2) A la fin de la guerre, l'harmonisation des plans yougoslave et albanais était prévue, à tel point qu'une union douanière était conclue en 1946. Il existait en outre un projet de fédération balkanique avec la Bulgarie. Yougoslavie et Bulgarie, ennemies héréditaires, sont slaves. L'Albanie ne l'est pas.

(3) Allusion évidente au Kosovo yougoslave à majorité albanaise.

● **CHER**, Emmanuel MOUSSET, responsable national de la NAR, délégué à la province, tiendra une conférence de presse à Bourges le samedi 11 mai à 11 h. A cette occasion les abonnés, lecteurs ou sympathisants sont invités à venir prendre contact avec Philippe Du Bois, délégué départemental et Yves Moreau, animateur du groupe N.A.R. à Bourges. La conférence aura lieu à l'Hôtel des syndicats (salle numéro 3) (un repas amical suivra).

PARIS CONFÉRENCES DES MERCREDIS

Chaque mercredi nous accueillons nos amis et sympathisants dans les locaux du journal (17, rue des Petits-Champs Paris 1er, 4e étage) pour un débat avec un conférencier, personnalité politique ou écrivain.

La conférence commence à 20 h très précises (entrée gratuite), elle s'achève à 22 heures mais ceux qui le peuvent sont alors invités à un buffet très simple qui permet de poursuivre les discussions (participation aux frais du buffet : 17 F).

Mercredis 1er et 8 mai, pas de réunion en raison des congés.

Mercredi 15 mai. Conférence de Bertrand RENOUVIN : «Les traditions royalistes en France au 19ème et 20ème siècles».

Mercredi 22 mai. Après son «Marie de Médicis», paru il y a quatre ans, et salué comme un maître-ouvrage par la critique, Ivan CLOULAS vient de publier une importante biographie de Henri II dont il viendra nous présenter les aspects les plus politiques. Henri II c'est encore un roi méconnu dont il faut étudier l'œuvre avec attention.

Guy de LIGNIERES

C'est avec beaucoup de peine que nous avons appris le décès brutal de Guy de Lignières. Nous avions fait sa connaissance lorsqu'il était rédacteur de «Ouest-France» à Angers. Depuis lors, dans les différents postes qu'il avait occupés dans le grand quotidien de l'Ouest (à Quimper en 1977 puis au Mans depuis 1983) il n'avait cessé de nous apporter une aide discrète et efficace. Royaliste de conviction, c'était aussi un journaliste de talent, toujours prompt à défendre la cause des plus faibles.

Avec sa disparition nous perdons un ami.

«la bataille de l'école»

A l'occasion de la sortie de son livre, Gérard Leclerc, invité par de nombreux organismes, va donner une importante série de conférences-présentation en province. Nous demandons à nos amis d'assurer un succès notable à ces réunions dont l'importance ne leur échappera pas.

Mardi 7 mai - RENNES. A l'initiative du Club Nouvelle Université et la participation de la librairie «Dialogue», réunion à 20 h 30, salle de la Cité, 10, rue Saint-Louis.

Jeudi 9 mai - NANTES. Invité par le centre de communication de l'Ouest et avec la participation de l'union départementale des APEL et du Club Nouvelle Citoyenneté. Réunion à 20 h 30, Centre de Communication de l'Ouest, Tour de Bretagne.

Mardi 21 mai - MONTPELLIER Invité par l'union départementale des APEL. Réunion à 21 h, salle de la Direction diocésaine, 2958 av. Desmoulins.

Jeudi 23 mai, BORDEAUX. Invité par les Nouvelles Conférences de Bordeaux. Réunion à 18 h 15, salle Trianon, rue Franklin.

Mardi 28 mai - ANNECY. Invité par le Club 89. Réunion à 20 h 30, Salle Pierre Lamy, 12, rue de la République.

Mercredi 29 mai - GRENOBLE Invité par le Cercle Dauphinois de documentation et de communication culturelle. Réunion à 20 h

30, salle du Syndicat d'Initiatives, 14, rue de la République.

Jeudi 30 mai - LYON. Invité par le Cercle Charles Péguy. Réunion à 20 h 30, 15, rue Sala, Lyon 2ème.

Lundi 3 juin - STRASBOURG. Invité par le Club Nouvelle Citoyenneté avec la participation de représentants de la F.E.N. et des écoles privées (catholique, protestante et juive). Heure et lieu seront donnés dans le prochain numéro du journal.

Mercredi 5 juin - REIMS. Invité par l'union départementale des APEL et le Club Nouvelle Citoyenneté. Réunion à 20 h 30, à l'Ecole St-Joseph, 37, rue de Venise.

Samedi 8 juin - St-GERMAIN en LAYE. Invité par l'Académie des jeunes auteurs. Réunion à 20 h 30 à la Maison des Associations, 3, rue de la République.

De nombreuses autres réunions sont en préparation à Poitiers, Tours, Le Mans, Pau, Toulouse, Marseille, Nice, Cannes, Nancy, Lille, Rouen, Orléans, etc.

● LYS ROUGE

Saviez-vous que le journal expérimental de la N.A.R. paraît actuellement sous une forme hebdomadaire ? Non ? C'est que vous avez négligé de vous y abonner. Vite, réparez cet oubli en versant 45 F (abonnement normal) ou 60 F (abonnement de soutien) à l'ordre «Royaliste» CCP 18 104 06 N Paris, en précisant «abonnement au «Lys Rouge».

Sommaire du numéro paru le 23 avril : Visite de Routine à l'Elysée, Le jeu de Raymond Barre, Les liaisons ignominieuses du terrorisme, Les prises de position du P.C.F., Le sort du Cambodge, Le loto sportif, Nouvelles de la francophonie, Pour qui roule Montand ? (envoi de ce numéro contre 6 F 50 en timbres).

● SOUSCRIPTION

Merci à tous ceux qui ont répondu à notre appel et nous ont permis de franchir un cap difficile. La dernière liste que nous publions ci-dessous nous fait franchir le cap des 35.000 F qui nous

étaient nécessaires pour assurer nos échéances de mai. Comme d'habitude, votre générosité a fait merveille et nous vous en sommes très reconnaissants.

6ème liste de souscription

Anonyme Paris 53 F - G. Forneri 50 F - Vitrac de Périgord 5 F - J. Roux 100 F - L. Hugault 120 F - E. Roche 175 F - Mme Mareteux 300 F - Mme J. Plasse 25 F - M. Xanthopoulos 60 F - E. Rousset 100 F - M. Sablet 200 F - L. Sarasin 50 F - C. Boussin 19 F - H. Marçais 50 F - T. Chupin 100 F - L. Arnaud 600 F - A. Said 75 F - J. Gesclin 500 F - X. Perrodeau 35 F - Anonyme Metz 50 F - Mme Auboyneau 50 F - A. Amosse 150 F - L. Dupuy 100 F - R. Richard 300 F - P. Clavel 30 F - G. Leclerc-Gayrau 100 F - O. Pfister 100 F - J. Kissin 300 F - M. Hily 200 F - J. Stevens 250 F - P. Lubo 300 F.

Total de cette liste : 4547 F
Total précédent : 30.591 F
Total général : 35.138 F



un livre événement

Gérard Leclerc vient de publier aux éditions Denoël un ouvrage intitulé «La bataille de l'école, 15 siècles d'histoire, 3 ans de combat». Cette étude est la première parue sur le sujet, et Gérard Leclerc était particulièrement qualifié pour la mener à bien.

Le 24 juin 1984, 2 millions de Français descendaient dans la rue. On n'avait pas vu un tel rassemblement populaire depuis la Libération. Qu'est-ce qui a bien pu provoquer un tel mouvement ?

On ne peut pas expliquer ce 24 juin sans remonter l'histoire de France. Gérard Leclerc déclarait récemment : «Evoquer les quinze siècles d'histoire, c'est montrer comment, et dès le commencement, se manifestent les deux protagonistes : l'Eglise et l'Etat.»

Mais, outre cet aspect historique, Gérard Leclerc s'est livré, avec l'aide de notre ami Philippe Delorme, à une minutieuse enquête sur l'actualité la plus récente qui fera entrer le lecteur dans les coulisses de l'épiscopat et celles des ministères... Mais surtout, il a voulu revoir tous les acteurs de la récente bataille, des plus modestes aux plus importants sans omettre le président de la

République lui-même qui seul pouvait expliquer les raisons du «revirement» contraint de l'Etat.

Quand on demande à Gérard Leclerc, père de deux jeunes enfants, ce qui l'a le plus encouragé à écrire «La Bataille de l'école», il répond : «Ces femmes et ces hommes qui, par milliers, aux quatre coins de la France, se sont battus sans relâche, pendant trois ans. C'est long trois ans... Ils ne se seraient peut-être pas donné tant de mal pour eux-mêmes. Mais ils faisaient ça pour leurs enfants (...).»

«La bataille de l'école», un livre de citoyen responsable pour des citoyens responsables qui ont choisi la liberté.

Cet ouvrage de 336 pages, illustré de 8 pages de photos hors-texte et complété d'un index, d'une bibliographie et d'une table chronologique, doit absolument figurer dans la bibliothèque de tous nos lecteurs.

BON DE COMMANDE A RETOURNER A «ROYALISTE»

17, rue des Petits-Champs 75001 Paris
joindre le règlement à l'ordre de «Royaliste»
CCP 18 104 06 N Paris

Nom/Prénom :

Adresse :

commande l'ouvrage de Gérard Leclerc «La Bataille de l'Ecole»

- ☐ 1 exemplaire franco 100 F
☐ 2 exemplaires franco 190 F
☐ 3 exemplaires franco 283 F

Un paysage politique peut être regardé de cent manières différentes. De près, on peut s'intéresser en ce moment au trouble suscité dans le «microcosme» par la tactique de M. Barre, dauber sur l'inconsistance de l'accord de gouvernement conclu entre le R.P.R. et l'U.D.F., ou encore s'étonner que, dans une émission très cotée, le scénario fantasmagique du général Copel (les chars russes à Sedan) soit à ce point privilégié. Sans négliger ces débats, on peut aussi prendre du recul et s'interroger sur ce qu'ils signifient.

Au risque de surprendre, je dirai que la manœuvre de M. Barre, l'agitation inquiète de M. Chirac, les prestations de M. Montand, ou encore le style lisse de M. Fabius, sont autant de signes d'apaisement politique. Sans doute est-il paradoxal d'écrire cela alors que chaque parti se prépare à la bataille des législatives. Certes, cette bataille sera rude, et l'enjeu ne saurait être négligé. Mais elle se déroulera dans un paysage profondément modifié. Quelques remarques, qui ne prétendent pas à la synthèse, permettront d'en tracer l'esquisse.

LES COMBATS ET LES REVES

Le premier fait, qui devient banal à force d'être souligné, est la disparition des grandes métaphysiques politiques. Avant guerre, fascisme et communisme exerçaient un immense pouvoir de fascination ou de répulsion qui mettait les foules en mouvement, sans qu'elles puissent envisager le moindre compromis avec l'ordre établi. Dans les années soixante, l'esprit révolutionnaire, le progressisme technocratique ou le socialisme donnaient encore à rêver en quelque paradis ou, du moins, en la possibilité d'une société meilleure.

Nous savons comment et pourquoi ces désirs ont disparu, ces espoirs se sont évanouis... La conséquence est que nos débats ont perdu leur caractère absolu, et nos luttes leur côté inexpiable. En outre, leur champ s'est beaucoup rétréci. Dans les années trente, droite et gauche s'opposaient farouchement sur la question des sanctions contre l'Italie, et l'Espagne, franquiste ou républicaine, était au cœur de chaque militant. Il y a dix ans encore, partisans du peuple palestinien et défenseurs d'Israël se combattaient encore physiquement. Aujourd'hui, qu'on le regrette ou non, ni la tragédie libanaise, ni la guerre entre l'Iran et l'Irak, ni les convulsions de l'Amérique latine ne mobilisent les enthousiasmes militants et aucun débat de politique internationale ne crée chez nous d'oppositions irréductibles.

paysage avant la bataille



par
bertrand
renouvin

Il en est de même, en dépit des apparences, pour les débats politiques nationaux. L'idéal communiste est mort, le gaullisme n'inspire plus que quelques uns, et le gauchisme alimente désormais la nostalgie des veillées d'anciens. Reste l'affrontement entre la droite et la gauche. Mais notre rapide évocation du passé proche montre qu'il a perdu beaucoup de son intensité. Par-delà l'opposition des programmes, ce sont des images déjà anciennes qui se sont opposées, de 1981 à la grande bataille de l'école, et ce sont des débats historiques qui ont été revécus : images du petit père Combes, des partages, du Front populaire, de l'homme au couteau entre les dents, - déjà presque étrangers aux questions réellement posées...

De ce point de vue, l'élection de François Mitterrand a eu un caractère positif. Malgré les discours excessifs et les attitudes sectaires des premiers temps, la gauche peut être prise pour ce qu'elle est, et jugée sur ce qu'elle fait. Son respect des institutions, son réformisme prudent, la fermeté de sa politique étrangère interdisent désormais qu'on la confonde avec la subversion, le collectivisme et la faillite économique. Mieux encore; la question communiste, cruciale en France depuis la guerre, est réglée depuis 1981, grâce à la participation du Parti communiste au

gouvernement, qui a montré qu'entre François Mitterrand et Kérékou il y avait un monde. Quant au problème scolaire, lancinant depuis plus d'un demi siècle, il est entré, depuis la crise de l'an dernier et grâce à elle, sur la voie du règlement. On peut donner toutes les explications que l'on voudra, chanter victoire d'un côté et penser à la revanche de l'autre : l'important est que ces facteurs de trouble et de guerre civile soient en de disparaître.

UNE SITUATION INEDITE

D'où l'existence, pour la première fois dans notre histoire moderne, d'un large consensus sur les questions fondamentales : consensus sur les institutions, sur la politique étrangère, sur la défense, non seulement dans la classe politique, mais dans le pays. Même en matière économique, il n'y a plus d'oppositions majeures, ni même de débat vraiment tranché. Face à la politique actuelle, aucune force politique n'est capable d'incarner un changement radical. Ce qui, bien entendu, n'exclut pas les affrontements sur un certain nombre de questions.

Cela signifie-t-il que notre société, beaucoup plus paisible que par le passé, est en train de devenir homogène ? Elle le devient sans conteste, alors qu'elle a probablement atteint, par ailleurs, un stade très avancé d'individualisme. Mais cette situation inédite ne va pas sans dangers. Le premier est que la politique risque de se réduire au jeu des volontés de puissance, et la gauche, bien qu'elle croie encore aux idées, n'est pas à l'abri de ce phénomène qui marque si fort une droite dépourvue de pensée et de projet. Le second danger est que, face à cette homogénéité, certains hommes politiques et certains groupes cultivent des différences vraies ou fausses, et en viennent à les exacerber. Un extrémisme nouveau risque ainsi d'apparaître, qui ne se fonderait pas sur une philosophie générale, mais prétendrait résoudre radicalement telle ou telle question. La question de l'immigration a déjà suscité ce type de réaction exacerbée, qui est en même temps la recherche éperdue d'une identité. Moins que jamais, nous ne sommes à l'abri de poussées extrémistes, y compris dans le domaine religieux.

Cette esquisse ne prétend pas être un tableau complet. Ainsi tracée, elle permet de réfléchir à la bataille qui va s'engager, d'en apprécier la nature et les limites, et d'éclairer les choix que nous aurons à faire.

Bertrand **RENOUVIN**